

Détournement, soul et turbigo 1212

Roger Chamberland

Le français : langue commune Numéro 90, Été 1993

[📄 Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[📄 Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roger Chamberland "Détournement, soul et turbigo 1212 ." *Québec français* 90 (1993): 118–119.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

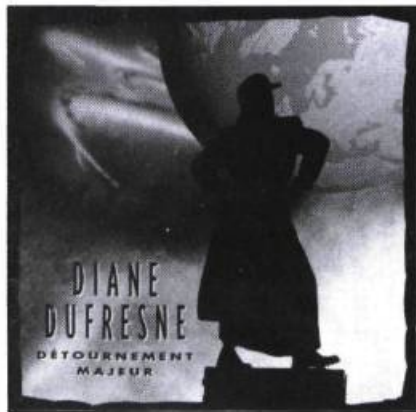
DÉTOURNEMENT, SOUL ET TURBIGO 1212

Le voilà enfin le plus récent disque de Diane Dufresne : *Détournement majeur*¹. Son titre dit bien son contenu : il s'agit d'un virage à 180° degrés après sa rupture avec Luc Plamondon, son parolier depuis de nombreuses années. 10 chansons écrites de la main même de celle qu'au Québec l'on a adulée pendant près de deux décennies, des textes pour la majorité écrits à la faveur d'un séjour au Studio tant convoité de Québec à New York. Il s'agit, à toutes fins pratiques, d'un album-bilan dans lequel Dufresne fait le tour de son jardin, règle ses comptes avec ceux qui ont tenté maintes fois de la prendre en défaut.

Dès « Kamikaze », la première pièce, elle se lance à l'aventure : « À tout perdre, je le prends° C'est le plein consentement° Le dernier tour de piste° Vraiment seule à mes risques ». C'est le cri de la guerrière, celle qui « repart en guerre [et] reprend les armes ». L'attaque porte haut et loin, lancée par ces battements d'hélices d'hélicoptère, elle fonce dans le tas, vitupère les journalistes « zartistiques » dans « Les scélérats » : « T'es qui, pour dire c'que tu penses° Sans trop penser à c'que tu penses° Une grande gueule qui fait du bruit° Y a pas de pouvoir dans le non-dit », dénonce le pouvoir de l'argent dans « La fureur du cash » et se fait l'apôtre de cette préoccupation récente qu'est l'écologie. Parallèlement à ces textes plus engagés, la parolière se livre sur un mode plus intime ; c'est « Cendrillon au coton », celle qui « D'un coup de talon° [...] balaye les névroses° [...] casse tous [s]es miroirs », c'est celle qui retrouve le goût de chanter (« J'écris c'qui m'chante ») parce qu'elle a le désir de décrire et de chanter ce qui lui tente plutôt que d'être le personnage que d'autres lui ont créé à son image. C'est aussi l'amoureuse de « Addict », la femme qui se détourne de ses petites préoccupations

personnelles pour s'attaquer aux vrais problèmes de l'humanité (« Le locataire », « La dame de cuivre ») comme à ceux, plus quotidiens, de la réalité urbaine (« New York Requiem ») dont le rendu vocal est appuyé par une section de cuivres et une chorale qui accentuent le caractère pathétique de cette chanson. Voix d'apocalypse qui clôt l'album comme si la « Kamikaze » du départ en était rendue à « Son dernier rendez-vous° [alors que] Tous les sourires° se changent en cris de terreur ».

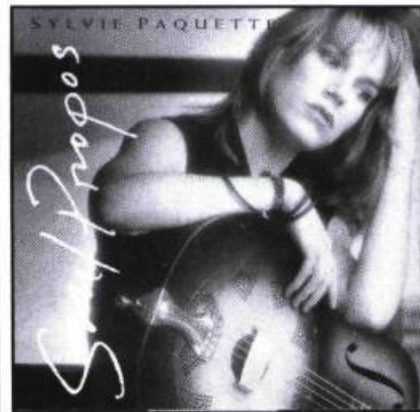
Bien servies par la musique souvent



très rythmée de Marie Bernard et par une équipe de musiciens de première ligne (Louis Lortie, -eh oui l le pianiste classique- Alain Caron d'Uzeb, Paul Brochu, Jerry de Villers et plusieurs autres), les chansons de Diane Dufresne atteignent leur juste mesure dans l'interprétation qu'elle en donne. La voix est juste, excellente dans la nuance des sentiments tout en gardant la fureur et la rage de celle qui refuse de se taire. Un album qui, tranquillement, fait son chemin dans le cœur et la tête.

Sylvie Paquette a connu a peu près le même profil de carrière que Laurence Jalbert ; chanteuse dans les cafés et les bars, principalement dans la région de l'Outaouais, elle écrit, seule ou avec

l'aide de Luc De Larochellière ou de Patricia Lamontagne, et compose maintenant les chansons qu'elle interprète. Avec *Soul propos*², son premier album, elle offre onze pièces qui sont comme autant d'états d'âme où se mêlent l'amour heureux ou malheureux, la solitude, l'angoisse, mais aussi une certaine joie de vivre pour pouvoir apprécier « L'été en ville », jouée sur un petit air de reggae. Ce texte, plus narré que chanté, est le seul, avec « Taxi reggae » – une chanson portant sur la condition des Noirs, éternels chauffeurs de taxi, et dont les paro-



les sont de Larochellière-, qui échappe vraiment à l'univers profondément intimiste que l'on retrouve dans les autres chansons. L'écriture chansonnière de Paquette privilégie le réalisme, l'expression directe de sentiments qui ne passe pas par la médiation poétique : « Ce soir mon cœur° Est sans prétention° Et mon âme danse avec le temps° Ce soir ma tête est sans illusion° Et mon âme fragile° Perce le vent » (« Et je danse »). Mais faut-il à tout prix que la souffrance, la mélancolie et l'amour passent par la poésie pour atteindre toute sa prégnance quand la voix sait moduler, un peu à la façon de Geneviève Paris, cette tristesse ? quand la musique sait traduire le déchirement du cœur dans la peine amoureuse ? Nouvelle venue, Sylvie Paquette

a su donner à son premier album cette authenticité qui fait si souvent défaut à ceux et celles qui endisquent pour la première fois.

Qui eut crû que la scie musicale retrouverait droit de cité dans la chanson hors du cadre folklorique ? Pire : qui eut crû qu'un album aussi singulier que *Turbigo 12-12³* de Marie-Laure Béraud, paru en 1991, ne soit disponible que deux ans plus tard en pressage québécois sur le marché ? Que de trouvailles musicales ! que de textes savoureux jouant autant sur les mots que sur les sons !



quelle voix aux accents raillés ! Non, rien de comparable à ce qui tourne sur les ondes ou à ce que l'on a déjà entendu ! Une auteure-compositrice interprète jusque-là inconnue qui s'inscrit dans la tradition de ce que l'on surnomme parfois prétentieusement « la grande chanson ». Faisant appel à une imagerie tantôt surréaliste, tantôt réaliste, Béraud présente un certain nombre de personnages qui peuplent son imaginaire : Désirée (« Les immortelles »), Simon et Simone (« Viens Simon »), la putain respectueuse (« La folle aux poissons rouges »), la femme émancipée (« Je suis une fille de... ») et celle qui est sa source d'inspiration : « Ma muse ». On sera particulièrement sensible, dans cette dernière chanson, à la mélodie arabisante, appuyée

par la plainte de la scie musicale. À cette galerie de personnages s'ajoute la description de lieux, d'événements ou de situations propres aux stations balnéaires, comme le suggère par ailleurs la pochette où l'on voit plusieurs photographies de l'artiste qui se tient près de la mer.

La musique ajoute un cachet particulier à cet album où l'on passe tour à tour de la ballade au tango, de la ritournelle de cirque secondée par le piano *ragtime* aux airs de bal musette ou de chansons aux mélodies accrocheuses.

Il faut également souligner, la qualité de ces paroles où les figures de style et les jeux de mots nous plongent dans un univers singulier : « Un calabrais palabrait autour de candélabres° Effleurait un genou si soyeux sous la table° Un titan

Médaille Jacques-Blanchet à Claude Gauthier

Bien sûr, il y a les Félix, ces prix de la chanson supermédatisés qui couronnent, dans plusieurs cas, des succès éphémères, des vedettes passagères. La Médaille Jacques-Blanchet, quant à elle, est remise à un auteur, un auteur-compositeur ou un auteur-compositeur-interprète pour souligner l'excellence et la persistance de la qualité, tant littéraire que musicale, de son œuvre. Parmi d'autres, Desjardins, Vigneault, Rivard, Lelièvre l'ont reçue. Cette année, elle a été décernée à Claude Gauthier dont les chansons, principalement dans les années soixante et soixante-dix, ont marqué l'imaginaire québécois : qui ne se rappelle pas « Le grand six pieds », « La tête en fleurs », « Le plus voyage », « Ton nom » pour de donner que quelques titres. Voilà un hommage bien mérité qui, espérons-le, permettra la réécoute de *Planète cœur* paru en 1991, mais passé presque inaperçu, ou *Tendresse S.O.S.*, sorti en 1984 qui vient tout juste d'être réédité selon des normes de qualités exceptionnelles et dont l'écoute réserve des surprises.

tétanise mon moi en tout cas » (« Sous les tables »). Pour ceux et celles qui veulent sortir des sentiers battus.

Discographie

Diane Dufresne, *Détournement majeur*, Amérilys, 1993, AMC 1005.

Sylvie Paquette, *Blues propos*, Gamma, 1993, CCD 293.

Marie-Laure Béraud, *Turbigo 1212*, Ariola/BMG, 1993 (1991).

Nouveautés

Francine Raymond, *Les années-lumières*, Deauville PD CD 6000, 1993.

Pour son troisième album, Francine Raymond reste fidèle à ce qui a fait sa marque : ballade amoureuse et rock léger où la nostalgie se le dispute à la solitude. Bien secondée par Christian Péloquin à la composition et aux arrangements musicaux, Pierre Bertrand et Robert Léger pour les paroles, Francine Raymond offre une dizaine de pièces dont la plus grande qualité réside probablement dans la sincérité qui s'en dégage et, surtout, dans le plaisir de chanter.

Jean-Patrick Capdevielle, *Vertigo*, Virgin 07777 86876 2 7, 1992.

Pour les paysages sombres, malgré les mélodies parfois entraînantes, les destins tordus et les pensées noires et défaitistes, il y a Jean-Patrick Capdevielle. *Vertigo*, son plus récent album, a été produit aux États-Unis – telle semble être la nouvelle mecque pour l'industrie discographique française – mais garde un son tout à fait français, tant dans le mixage (la voix bien placée à l'avant) que dans les textes qui, par ailleurs, expriment une philosophie de la vie faite de renoncement et de mélancolie.